

CAROLINE DE MULDER



Bye Bye
ELVIS

ROMAN

ACTES SUD

“DOMAINE FRANÇAIS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Graceland, 16 août 1977, Elvis Presley disparaît et laisse derrière lui des millions d’adorateurs éperdus. Crépuscule du Roi du Rock. Jusqu’à la fin, la longue fréquentation du désastre ne lui avait pas fait perdre toute sa candeur.

Dix-sept ans plus tard, Yvonne entre au service de John White, un vieil Américain au physique fragile. Elle va passer vingt ans à ses côtés, tissant une relation de dépendance avec cet homme dont elle ne sait rien et qu’elle s’efforce de sauver d’une fin misérable. La vie de White et celle d’Elvis s’entrelacent, dessinant des créatures identiques dans leur difformité et leur isolement. Entre les deux, il est possible qu’un lien existe – à moins qu’ils ne se soient croisés que dans ce roman...

Portrait impitoyable et tendre en miroir d’une fiction, *Bye Bye Elvis* est un roman mélancolique et venimeux, rythmé par une métrique impeccable.

CAROLINE DE MULDER

Née à Gand, Caroline De Mulder a écrit deux romans aux éditions Champ Vallon : Ego tango (prix Rossel 2010) et Nous les bêtes traquées (2012).

DU MÊME AUTEUR

EGO TANGO, Champ Vallon, 2010.

NOUS LES BÊTES TRAQUÉES, Champ Vallon, 2012.

Photographie de couverture : © Christian Thomas/plainpicture/fStop

© ACTES SUD, 2014
ISBN 978-2-330-03623-2

CAROLINE DE MULDER

Bye Bye Elvis

roman

ACTES SUD

À Oscar.

*I have only slipped away into the next
room.*

HENRY SCOTT HOLLAND,
Death Is Nothing at All.

*Si peu de nous est en nous qu'il faut bien
que le reste soit quelque part.*

CROMMELYNCK,
La Jeune Fille folle de son âme.

ELVIS A QUITTÉ LE BÂTIMENT !

12 h 05, à son retour à Graceland, personne ne le reconnaît. Il a gonflé de partout, on dirait un noyé, après un long séjour dans l'eau, à trinquer, à boire la tasse.

Des mains déçues des embaumeurs qui l'ont maquillé à partir d'une photo de l'homme jeune, il est passé à celles de Larry Geller, son coiffeur. Tendrement, Geller a teint les racines blanches du cadavre avec le mascara d'une employée de la morgue. Les cheveux sont de ce noir aile de corbeau, depuis toujours trop noir pour un teint de blond, mais à peine adolescent Elvis voulait déjà ressembler à une star du cinéma et il se mettait du cirage dans les cheveux. Ça le salissait au cou au visage et de près il semblait crasseux, mais c'est qu'à part James Dean il n'y avait pas un seul blondinet célèbre à l'écran. Puis dès qu'il était monté à Hollywood, il avait voulu ressembler à un homme qui ne souriait jamais, car les grands acteurs se contentent de regards sombres, et c'est pour ça que les femmes les aiment, disait Elvis, parce qu'ils ne sourient jamais, et moi aussi je veux que chacun de mes sourires soit un événement une fête un souvenir impérissable.

En l'état, Elvis ne ressemble plus à rien, ni à personne. Il est habillé d'un costume blanc que lui avait offert son père, chemise ciel cravate argent. Impossible de lui glisser au majeur sa bague à grosse pierre, il a fallu changer de doigt et forcer, les mains ont enflé.

Les photos sont interdites. Un parent pauvre réussit à en prendre une, d'assez loin et de profil, et ce visage un peu flou et coupé par le bord du cercueil fera le tour du monde. Ce pourrait être à peu près n'importe qui.

À Graceland, dans un cercueil ouvert tout pareil à celui de sa mère Gladys, il ne sourit pas et, des fois qu'il aurait envie de les ouvrir, ses yeux sont couturés. Des fois qu'il aurait envie de s'envoler, il est lesté de cinq cents kilos de cuivre. On l'installe, dans le hall d'entrée, sous le grand lustre de cristal. Enfin délogé, le drôle d'oiseau, qui des jours et des semaines s'enfermait seul dans la lumière feutrée de sa chambre au premier. Autour de lui on se bouscule, pour l'aimer vite une dernière fois, c'est à qui l'aimera le mieux, les Gars cousins arrière-cousins amis stars starlettes boivent de l'eau glacée en ne le reconnaissant pas. Le Colonel cigare au bec casquette de base-ball chemise hawaïenne bleue à manches courtes ne s'approche pas du cercueil, s'en tient loin, pas une seule fois ne vient regarder son poulain crevé d'avoir tant couru, l'émotion sans doute. Il travaille au corps Vernon Presley qui gémit gémit gémit, que va-t-il devenir. Le Colonel s'empresse de proposer sa protection : Gare aux charognes ! qui œuvrent déjà dans l'ombre, Où est la pudeur, Où le respect, N'attendront même pas que le petit soit froid pour essayer de profiter, de

manger, d'arracher au veuf et à l'orpheline le pain de la bouche! Le Colonel rassure le vieux, il s'occupera de tout, comme il l'a toujours fait, et il veillera à ce que la petite et lui Vernon touchent leur dû, deux trois petites signatures s'il vous plaît et tout sera réglé.

Mais pendant que dedans, ça pleure ça murmure ça sirote des boissons fraîches en secouant la tête, dehors ça désespère. Elvis est tellement aimé. Tant de gens l'aiment. Ils ont attendu son retour dans la chaleur humide, en détournant les yeux du soleil en train de les boire. Attendu dans des effluves de fleurs écœurants et sucrés, où qu'on regarde des fleurs se décomposent. Une heure après l'annonce, les couronnes affluaient déjà. Quand à Memphis il n'est plus resté une seule fleur, on s'est mis à en commander dans les villes alentour, puis au loin. Deux avions en ont apporté cinq tonnes de Californie et du Colorado. Des centaines de camionnettes assurent les livraisons nuit et jour. Les premières couronnes ont été disposées dans le salon, où bientôt serait exposé le corps d'Elvis, c'était joli élégant bienvenu, dans la salle de musique, la salle des trophées, le fumoir, puis on les a empilées entassées tassées pour en mettre plus, on les a casées où on pouvait, dedans, dehors, sur le palier, dans le jardin où la chaleur les a écrasées en quelques heures, toutes ces fleurs blanches et roses, devenues jaunes grises beiges. L'odeur des fleurs faisandées se répandait au loin.

Une heure après l'annonce, ils étaient mille à attendre sagement, calmes et accablés. Ce matin, ils étaient vingt mille à se détraquer, la chaleur le soleil

l'attente les entamaient. Ils se mettaient à s'évanouir, à s'effondrer et se relever, à crier, appeler à l'aide, ça dégénérait. Sur place, la Croix-Rouge, avec ses tentes et sa cantine, cent cinquante policiers prêts à intervenir, et un détachement de la garde nationale appelé en renfort. Là-haut, deux hélicoptères. L'odeur des fleurs moisies rend l'air irrespirable. Avec ça des relents de grillon, des vendeurs de souvenirs, tee-shirts et badges commémoratifs, cartes postales crucifix glaces soda. Midi à peine passé, le corbillard et son cortège de sirènes entrent dans Graceland, la foule ne se tient plus, proteste quand les grilles se referment. Ceux qui se trouvent devant se sentent brutalement projetés contre elles, qu'on le leur donne, qu'on le leur rende!

Il est revenu, mais ils attendent toujours. À quinze heures, on rouvre les grilles, on dispose les policiers en rangs serrés, on permet aux fans de défilier devant le corps. Beaucoup ne le reconnaissent pas, certains doutent ouvertement, c'est une poupée de cire, une bougie géante, ce n'est pas lui pas son visage pas son corps, où est-il, la poupée transpire respire, de qui se moque-t-on, il est toujours vivant, qu'on le réveille le sorte de là qu'on nous le donne qu'on nous le rende! On fait défilier la foule aussi rapidement que la décence le permet, mais derrière ça se bouscule ça se presse ça s'insulte en vient aux mains, tous veulent le voir, tous ne le verront pas, ils sont quatre-vingt mille. À dix-huit heures trente, la police annonce par haut-parleur que c'est terminé. La foule gronde, un début d'émeute menace, de l'autre côté de la grille les troupes se rassemblent et réussissent à fermer. Le danger est passé, mais dehors, ils en veulent encore.

Certains se dispersent pour revenir le lendemain, d'autres passent la nuit devant Graceland. Cette deuxième nuit, ils se pressent toujours plus dans la lumière jaune, se collent aux grilles et aux murs. Une Ford blanche, conduite par un jeune homme ivre, fonce dans la foule et tue deux adolescentes.

Le matin de l'enterrement, des dizaines de camionnettes se mettent à faire des allers-retours entre Graceland et le cimetière, où il faut transporter les couronnes. Elles s'étalent devant le mausolée à colonnes de marbre blanc en un énorme massif, il y a des arrangements en forme de guitares de doudous de cœurs brisés, et aussi des roses en bouquets de toutes les couleurs, et toutes ces roses toutes ces fleurs devancent Elvis. Le corbillard est blanc, et blanches les seize limousines derrière. Au pas et flanqué de motards, le convoi met une heure à atteindre le cimetière. La foule se masse des deux côtés de la route, mais on ne la laisse entrer qu'une fois Elvis enseveli sous le ciment et la crypte scellée, double dalle en béton puis plaque en marbre. Elle se déverse alors partout, dans les allées, sur les tombes, devant la crypte blanche entourée de fleurs et de flics sur des dizaines de mètres. On ne circule plus, ni là ni sur les routes qui mènent à Graceland et au cimetière, où des gens continuent à affluer, alors que ceux qui y sont déjà ne se décident pas à repartir. Ils en veulent plus, plus d'Elvis, plus de larmes, plus d'émotion, plus d'amour, ils ne sont pas venus de si loin pour si peu. Dans l'espoir de les calmer, on promet que le lendemain, vingt fleuristes viendront défaire les couronnes et remettront à chacun une fleur souvenir.

Le lendemain de l'enterrement, ils sont mille puis dix mille aux grilles du cimetière à attendre une fleur. Mais une fois qu'ils l'ont en main, cela leur paraît bien peu, d'ailleurs la chaleur l'esquinte si vite la fleur, ça ne tiendra pas jusqu'au soir. Certains la mangent délicatement, pétale par pétale, car c'est la vie et la force et la santé, et elle guérit de tout, cette fleur de la tombe d'Elvis, elle fait même revenir l'être aimé. D'autres enveloppent leur fleur, leur merveilleuse, dans un mouchoir, ou dans leur tee-shirt ôté faisant office de reliquaire, la gardent en prévision des mauvais jours. D'autres encore lui murmurent des mots. Il y en a qui la regardent se faner d'un air mécontent, on les a volés, la fleur perd ses pétales, se décompose dans la main ! Personne ne part. Les flics ont beau prier de ne pas marcher sur les tombes, de ne pas courir, de ne pas crier, et de s'en aller après avoir reçu la fleur, ils ne veulent pas circuler, partir encore moins. Ils en veulent plus, ils en veulent encore. Ils veulent non seulement les fleurs, mais aussi les banderoles, les babioles, les rubans, les cœurs brisés, ils déplument les ours en peluche, ils dépiautent les couronnes, ils dépècent les bouquets et emportent jusqu'aux fils de fer. Quand il n'y a plus rien, ils se rabattent sur les fleurs et les ex-voto des tombes voisines et se remplissent les poches de poignées de terre et mastiquent la terre et avalent la boue et s'en étalent sur le visage. Ils reprennent ce qu'ils ont donné et s'emparent du reste.

Le surlendemain de son enterrement, il ne reste à Elvis plus une fleur, plus une tige. On ne lui laisse que de la poussière piétinée.

LA VEUVE

Alma. *Il est mort.* Je marchais dans la rue. *Il est mort.* J'ai traversé en posant les pieds, jamais entre deux blancs, sur le blanc des passages cloutés. *Il est mort.* Le ciel là-haut était bleu et froid. *Il ne verra plus le ciel.* Avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie, pas loin de la tour Eiffel. Les beaux quartiers, une belle avenue avec des immeubles tout en pierre de taille, et joliment ravalés. Par terre pas une ordure. Des chiens mais en laisse et de race et bien tenus et derrière eux on ramasse. *Il est mort mort mort.* Tout de suite on respire mieux, tout de suite on voit les choses en grand. La tristesse toujours là, et les morts ne reviennent pas, mais on est comme consolé d'entrer dans un hall majestueux et de monter au cinquième étage, c'est le meilleur de tous, inondé de lumière, orienté sud-ouest, balcon filant et grandes fenêtres. Bien sûr, toujours aussi seule et le malheur reste le malheur, mais quand on vous accueille dans un vaste salon, au vieux parquet verni et grinçant sous le pied, on a comme le cœur un peu moins lourd. *Il est mort depuis deux ans.* On a les larmes aux yeux d'être dans le soleil et de savoir que plus jamais le soleil ne sera pour lui.

À l'odeur de l'appartement, j'ai tout de suite su que John White fumait le cigare, comme le faisait aussi Maurice, j'en avais la gorge serrée, cette odeur me manquait tant, et cela faisait de longs mois qu'elle avait quitté mes rideaux, mes murs, mes meubles, quand je rentrais chez moi il n'y avait plus que l'odeur d'une femme seule. John White m'a souri, il a boitillé devant avec une canne, un peu essoufflé de déplacer tant de poids, pourquoi ne disait-il rien? Un golden retriever trop gras ne le quittait pas d'une semelle, attentionné comme un chien d'aveugle, mais John White, malgré ses lunettes fumées, y voyait parfaitement bien. Il était habillé d'un costume italien et d'une chemise rose, c'était la mode alors, le rose pour les hommes quelle idée. Il m'a fait asseoir dans un fauteuil en cuir blanc, partout il y avait des meubles blancs. Les goûts et les couleurs, je me suis dit. Des tapis et de lourdes tentures rouges et des étagères avec toutes sortes de bibelots, de statuettes, de bustes. Dans un coin, un piano demi-queue bizarrement couvert d'une nappe dorée. L'ensemble faisait une drôle d'impression, un peu théâtre, voire cabaret. Ou pire. Les Américains, je me suis dit. Et puis la maison pas bien tenue, poussière, taches sur la table du salon et sur le canapé, et le chien perdait ses poils une horreur, des touffes blanches aux quatre coins de la pièce, comme le père Noël qui aurait épilé un mouton, j'en avais des frissons et je m'y prenais les doigts rien que de les regarder. Bref un homme seul.

Il m'a examinée avec attention, m'a proposé du café. Il a dû s'y reprendre, parce que je comprenais mal son anglais, mais surtout, ça ne venait pas, il

souffrait d'une sorte d'extinction de voix. Ça m'a perturbée. Il m'a souri encore. Le café, il y en avait une cafetière pleine sur la table du salon, posée sur une défunte peau de léopard. Il m'en a servi une tasse, en renversant un peu, j'en ai pris une gorgée nerveuse, elle m'a arrachée, imbuvable tellement c'était fort. Noir et épais comme du pétrole. Pas bon ça, pour le cœur d'un vieux monsieur comme John White, pour ça peut-être qu'il tremblait si fort. Son âge, difficile à dire, soixante-dix ans peut-être, il était vieux et surtout très gros. Une barbe clairsemée, des cheveux blancs soignés, triés sur le volet. Ce qui frappait surtout, c'était l'absence de sourcils et de cils. Avec les grands cernes noirs comme des trous, ça lui faisait des yeux d'animal triste. Mais il avait de grands sourires et de grandes dents, ou plutôt un grand dentier – trop parfaits pour être honnêtes les chicots, dans un visage aussi délabré. Il était en mauvais état, ça se voyait au premier regard, l'aspect jauni de la peau, la lenteur des gestes, la voix. Maurice l'air mieux que ça et plus jeune que White, quand il avait passé l'arme, il n'y a pas de justice.

L'agence d'ailleurs m'avait prévenue, il fallait à M. White quelqu'un qui puisse l'aider à se soigner. Cela faisait de moi une candidate sérieuse, malgré mon manque d'expérience en maison. J'avais un diplôme d'aide-soignante, c'est même comme ça que j'ai connu mon mari, en travaillant à l'hôpital militaire. Presque vingt ans que je n'avais plus exercé. Depuis mon mariage, en fait. La veille, je m'étais replongée dans mes anciens manuels, toute cette paperasse tassée dans un carton peu après avoir épousé Maurice, je ne me doutais pas alors que je n'y

remettrais les mains qu'après sa mort. Ça m'avait fait pleurer, ce fumet de vieux papier, mes doigts tout empoussiérés, comme si je déterrerais ma jeunesse. Je nous revoyais Maurice et moi jeunes, Maurice ne reverrait plus jamais rien.

M. White demandait aussi quelqu'un parlant l'anglais. On ne pouvait pas dire que c'était mon cas, non, mais j'avais voyagé pour suivre mon mari, et cela suffisait à la demoiselle de l'agence, qui avait noté dans mon dossier "profil international". Ça surtout qui me mettait mal à l'aise, parce que malgré de longs séjours en Algérie et un peu partout en Afrique, l'anglais j'en connaissais trois mots, par ouï-dire, et encore je les prononçais à la va comme je te pousse. Alors quand il m'a demandé où je l'avais appris, question que je lui ai fait répéter plusieurs fois, j'ai fini par sortir quelques petites phrases bateau, avec un accent terrifiant mais peur de rien, Aw douille you doux, Naïsse tout mite you. Il a éclaté de rire, et je n'ai rien compris, d'abord, à ce qu'il m'a dit. Il voulait savoir si je pouvais commencer tout de suite.

À petits pas devant moi, sa canne claquant des tocs secs sur le bois, il m'a fait visiter, cuisine en tomettes bien équipée, un long couloir et, au fond, la chambre de service. Elle était grande, deux fenêtres, et meublée comme le reste : du bois clair, un lit blanc laqué, un tapis crème à poils longs, une armoire avec vitrine, et à l'intérieur du cristal de Bohême, dans un fauteuil de cuir blanc quelques ours en peluche antiques, de vrais sacs à puces, peut-être ramassés dans une brocante. À côté, une salle de bains

aveugle mais privative, carreaux vert amande, avec baignoire et bidet.

Il m'a dit de rester. Qu'on s'arrangerait plus tard pour récupérer mes affaires. Une drôle d'insistance, un peu inquiétante. La nuit descendait, je vivais loin de là, personne ne m'attendait. Je me débrouillais avec une petite pension de veuve de militaire. Elle permettait de ne pas mourir de faim à condition de coucher dehors, elle ne suffisait plus à payer mon loyer. Il fallait quitter, mais quelle importance. Au fil du temps, Maurice était parti, son odeur, le bruit de ses pas, la trace de ses doigts, il devenait chaque jour plus difficile de l'imaginer dans ce décor auquel j'avais pourtant touché le moins possible. Au début chaque objet est une tombe, on pleure sur une boîte à cigares, une tasse, une bouteille vide, un flacon de parfum, un peigne, on se mettrait à prier devant un peu de cendre au fond d'un cendrier. Tout ça fait partie de l'absent, il continue pendant des mois sa vie terrestre parmi nous. Puis les odeurs changent, la poussière s'entasse sur la poussière, les empreintes de doigts s'effacent. C'étaient maintenant mes odeurs de maquillage et de Cologne, mon chiffon sur les bibelots impeccables, et même les fauteuils de Maurice qui m'avaient paru si masculins étaient devenus des meubles de femme vieillissante, on n'y buvait plus que du thé noyé dans du lait 0 %. Les objets meurent aussi.